

Novembre 2021 : Page arrachée au Journal Mulot : Gare de Tri et programmation

Chaque matin au réveil je cherche une action qui changerait tout, un geste décisif qui trancherait avec le travail de fourmi où se ramasse mon existence. Plus le temps passe plus il est compté. Le sablier s'est inversé. Je suis entré dans la phase de décompte, avec la question de l'œuvre, centrale, qui s'ajoute lourdement aux préoccupations strictement humaines.

Les "tris Mulot" ce sont des heures, des journées, des mois et des années à visiter méthodiquement les tréfonds de l'internet pour y dénicher des merveilles ou des curiosités, à l'échelle planétaire. Le coût existentiel d'un tel investissement est à la mesure du bonheur distillé après coup, que je pourrais qualifier de flottement dans un état paradisiaque, au sein d'un monde refabriqué, où les piétinements, les insistances, les zones grises et les fatigues, les lenteurs et les ennuis ont passé à la trappe - ce qui veut dire, véritablement refaire le monde, le reprendre et l'arranger à sa convenance.

Le résultat de ces "tris" après mise en mouvement n'est pas très éloigné d'un état amoureux tant le flux obtenu est intense, surprenant, source d'un renouvellement perpétuel. D'autant que la musique et les univers sonores renvoient à une physique, à une forme de matérialité roborative dont l'énergie est particulièrement efficace, car taillée dans la matière même du sentiment, de toutes les aspirations et aventures mentales que l'homme peut connaître : une palette infinie. En effet le pouvoir de l'art est tel - s'il est pleinement maîtrisé - qu'il sait même inséminer des émotions, des mémoires ou des idées, des couleurs que parfois même nous n'avons pas connues ni jamais approchées.

Si la création est le propre de l'Homme l'ère numérique et les internets ont fait exploser positivement ces formes d'être à une échelle astronomique qui dépasse l'entendement, appuyée à des univers que la conscience peine non pas à percevoir mais à mesurer. On perçoit mais on ne peut pas comprendre, c'est trop grand pour être vu. En quelques années se sont trouvés disponibles l'état précis des émotions à chaque recoin de la planète - sentiments, histoires, paysages, couleurs intimes fabriquées dans les maisons - ainsi que les collisions et les déclinaisons qu'entraînent à l'infini ces croisements, ces chocs, ces hybridations du "style", des inventions formelles. Ce que l'on perçoit sans l'apercevoir est d'une force rare, cela ressemble à traverser une vague ou se voir traversé par une vague : un déferlement qui empêcherait presque de respirer, conjugué à un choc thermique. Ce ne sont pourtant que des "tris" et des "écoutes" - mais qui prend la mesure d'une telle révolution dans l'histoire des formes ? Probablement les rares ayant eu l'idée folle d'y consacrer la moitié d'une vie.

Dans la sphère des artistes qui cherchent, qui osent et qui expérimentent, cette situation nouvelle fait aussi voler en éclat ce qu'on désigne encore sous l'appellation "musique" mais qui depuis longtemps déjà m'apparaît d'avantage comme relevant de la sculpture ou encore, d'une déclinaison immatérielle du champ pictural. L'objet "musique" reste inchangé mais c'est le regard sur lui qui s'est déplacé, par conséquent sa pratique - en l'occurrence les mille et unes façons de l'insérer dans un travail de diffusion et de programmation, cherchant à se mettre au service de ce troublant relief. Cet angle de vue résulte aussi de la porosité croissante entre les disciplines, et d'une plasticité accrue, mobile, ductile, des formes musicales, conséquence directe d'un art sonore né au sein des réseaux et inspiré par les données torrentielles du réseau lui-même.

Je ne sais comment décrire un tel foisonnement quand il est à la fois qualitatif et quantitatif, quand l'art du son a augmenté sa capacité à susciter des images, des émotions, des espaces toujours plus inattendus, plus ouverts, plus troublants. Avec le réseau électronique, tout se passe comme dans une bibliothèque où les ouvrages auraient pouvoir de se contaminer les uns les autres, qui plus est affranchis de l'inertie d'une temporalité linéaire. Cosmologie d'un genre nouveau où les données sont vivantes, participatives, habitées, traversées, tel un rayonnement de livres présentés ouverts et non plus rangés fermés.

Cependant, pour que cette incandescence soit totale, intense et sans mélange, pour présenter sa meilleure part, il faut tout passer au tamis, tout trier, tout dépareiller, l'artiste étant assez rarement à même de proposer un ouvrage où la force est constante - sans compter les limites du côté de l'auditeur ou de l'opérateur de cette gare de triage. Aussi, pour presque tous les disques, dans leurs dossiers respectifs on se retrouve avec des séries de chiffres qui ne se suivent pas : un vrai bonheur, une garantie ultime, une collection de suites magiques. Parce que choisir et sélectionner c'est presque réécrire la musique.

Chez nous, un dossier où les chiffres du "tracklisting" se suivent signale tout de suite un erreur de tri ou d'aiguillage dans les données. Si ce n'est pas une erreur c'est que le disque est superbe. Sans entrer plus longuement dans le sujet des techniques de programmation c'est précisément cet élagage et ces retouches constantes qui garantissent un art de l'assemblage, un art de la diffusion, obtenu par un mouvement inverse, un art de la séparation, un art de l'exclusion, qui nous renvoie à la philosophie, où choisir, élire, c'est aussi toujours nier.

Évidemment un tel processus de coupes franches, de cassures récurrentes dans l'intégralité des œuvres est assez problématique, selon un angle "philologique" par exemple, sauf à l'entendre comme un travail de traduction, d'anthologie. Après tout, assimiler c'est abîmer, dépareiller, transformer, sédimenter, s'appuyer sur l'oubli. C'est pourquoi tout ce qui est diffusé chez Mulo est sensé sonner différemment. On ne propose pas seulement ce qu'on aime écouter et ce que l'on défend mais surtout "comment" on l'écoute. On travaille un processus d'écho où ce qui est donné à entendre n'est plus la duplication d'un "texte" dans sa version originale mais l'expression, le résultat de sa lecture, attentive, éperdue - sorte de texte enrichi ou altéré, comme on voudra. Un "service où l'on entre nus dans les plats", un "restaurant où les mets sont déjà mâchés et digérés".

Mais il y a un problème avec ce travail, un problème majeur : s'il peut faire le bonheur de quelques uns, s'il tient les jours comme ils tiennent les miens, un choc musical d'une telle ampleur exagère le désir et l'imagination, le sentiment de l'espace, du mouvement, du renouvellement, le spectacle des énergies croisées et globalement, une aspiration fantastique qui contrastent avec une vie bloquée, sans autre perspective ou sans grande perspective sauf la continuation de ce travail lui-même. On voit des villes se dresser devant soi, des arcs électriques, des rivages, des brumes et des intimités, des flots de lumières, des chevauchées - mais rien de cela n'est réel et tout vous en éloigne. Je dis "contraste" mais c'est plutôt un déchirement, qui mène à la stupeur et dans l'absence de toute réponse opérative, à encore plus de travail, donc encore plus d'éloignement, de claustration, une vie définitivement comprimée.

Évidemment le statut clandestin de la Station - qui est son essence même - interdit toute perspective ouvrant sur autre chose, de sorte à désamorcer cet effet de claustration et de perclusion au sein d'une activité occulte. Par exemple, la possibilité d'en faire un projet collectif, qui élargirait ses forces et soulagerait ses rigueurs a peu de chances de jamais se produire car c'est la composante même de l'art - jalouse, élitiste, impartageable - qui compromet cette nouvelle solution - bien qu'on ait déjà vu dans l'histoire nombre de regroupements secrets soudés précisément par leur caractère illicite. Pour le dire autrement les intuitions et les concepts "France Museau" sont trop intimes, trop spécifiques et probablement trop "visionnaires" pour s'agréger le moindre collaborateur pas plus qu'il ne saurait bénéficier d'une adhésion massive du côté opposé : seul un poète saurait faire la différence et débrouiller l'écheveau entre un bête "plaisir de la musique" et un projet comme celui-ci, qui en fin de compte vise tout à fait au delà.

En attendant un miracle - puisque cette pratique active de la musique fait voir la vie tout en la vidant de sa substance avec la force d'une maladie mortelle - je continue à travailler en voyageant de galaxies en galaxies, une image un peu facile mais cela y ressemble plus qu'à tout autres types de voyages - bien qu'en réalité ou selon une certaine réalité je ne fais qu'user la mousse de mon siège de bureau, probablement ramassé au sommet d'une benne municipale il y a des années, la joie au cœur.

Ce sentiment d'une course à travers l'espace, de galaxies qui s'interpénètrent et d'où l'art jaillit comme la source d'un rocher ou du fond de la terre ne vient pas seulement d'une pratique intensive et spéciale mais du fait que contrairement aux autres je ne m'habitue à rien - ni aux joies ni aux douleurs - et qu'à mes yeux Internet reste une explosion futuriste, un choc incroyable, une révolutions permanente, qui me laisse bouche bée et dont naturellement, je peine encore à dénombrer toutes les conséquences. La toute petite fenêtre par laquelle j'aborde ce nouvel univers, qui est d'avantage une pluie d'univers qu'un simple espace aux propriétés variées, cette toute petite fenêtre me le fait encore percevoir comme un ruissellement et un éblouissement sans précédents.

Ce n'est pas une mince tâche que de plonger ainsi dans l'Histoire de l'Art - avec ses strates infinies et toutes ses zones obscures, autant qu'au centre sans cesse élargi de la création contemporaine, tout à fait surprenante - et d'un abord qui n'est pas toujours aisé. Il me semble parfois chercher à écoper l'océan avec un dé à coudre ou encore, avoir le projet fou de chercher à dupliquer les Internets tout en en proposant une relecture, à la fois intime et universelle : un tour de force.

Il n'empêche, que ce travail magique et délicieux porte aussi au désespoir, tout dépend de la conjonction entre l'atmosphère du dehors et la beauté du flux, sculpté, travaillé millimètres par millimètres. D'abord parce que pratiquement personne ne comprend que ce projet est une "école", à sa façon et au sens fort, et non une simple "radio" : ce qui est en soi désespérant. Que cette école soit d'un genre nouveau peut expliquer autant de malentendus et de perceptions distraites. Cependant, cela prouve - s'il le fallait encore - la grégarité et la mollesse des groupes sociaux - écoles d'art, groupes de mélomanes, professionnels de l'industrie musicale et ses réseaux affiliés, musiciens plus ou moins coincés dans des logiques de genre, etc. Cette difficulté à aimer, penser et agir par soi-même reste un fléau, qui est aussi la base de tous les désastres politiques - dont ces mêmes groupes se plaignent abondamment.

En quoi l'univers Mulot peut-il avoir valeur d'école ? Parce que chaque univers, aux thématiques changeantes, récurrentes, est travaillé à la façon d'une grande exposition. Parce que chaque liste est une leçon d'écoute et d'ouverture qui entend dépasser les préférences, l'enclos des goûts personnels. Parce que Radio Mulot s'efforce de faire dialoguer ou se confronter des genres, des familles de formes, qui correspondent souvent à des groupes sociaux étanches les uns aux autres. Parce que chaque "exposition" en cours est évolutive, de sorte que tout auditeur ayant soif de ces plongées dans une thématique donnée peut profiter d'un espace où ces mêmes données sont remaniées, ré-organisées, augmentées heure par heure. Enfin, parce que les thématiques mêmes sont parfois si originales (ou si expérimentales) que l'axe esthétique ou conceptuel qui les fonde ne se laisse entrevoir qu'après un temps assez long. Dans le meilleur des cas, le résultat est une mosaïque complexe capable d'associer les surprises d'un relief animé à la solidité d'un ensemble fortement cohérent.

Qu'on me permette de faire remarquer que cela ne se rencontre presque jamais : ni dans les podcasts, ni dans les mixes de disc-jockey, ni dans les émissions de radios conventionnelles, car partout ailleurs soit on colle trop à une thématique évidente, soit on se laisse aller au pur caprice, soit on se contente de procéder par "associations d'idées". De toutes façons, dès qu'un travail superbe se trouve exister ailleurs il est aussitôt repris et retraité chez nous, avec de légères retouches qui achèveront d'en faire un objet pur et parfait. Chez nous, la "radio-transmission" est envisagée au sens strict puis, à la faveur d'un second "palier" en un sens élargi. Transmettre, éduquer est une chose, transmettre de l'inconnu est une autre chose, bien que l'une soit le moyen de l'autre.

Plus simplement encore, me sont toujours restés ces mots de Jean qui avait dit un jour, avec une sorte de douceur un peu révoltée : "Il y a tellement de morceaux qui méritent " - sous entendu, tant de merveilles inaperçues ou traitées si distraitemment que cela confine à l'injure ou au scandale, et prouve en tous cas la médiocrité ou l'épaisseur des diffuseurs de tout poil - et de leur public bien évidemment. Aussi, ces "morceaux qui méritent" restent somme toute assez rares et les mettre en lumière, ne serait-ce que les extraire de la mine, pour commencer, voilà encore un travail de titan. Or, ces fameux "morceaux" chez nous sont aussi et souvent les points de départ d'une thématique "imprécise", la pierre angulaire de plusieurs jours de diffusion, l'argument d'un grand collage qui va se construire heures après heures, puis sera repris au fil des années.

Mais comme si cela ne suffisait pas - s'être engagé dans l'enfer d'un projet visionnaire, qui plus est opposé à la loi française - les milliers d'heures de travail nécessaires à une véritable programmation (penser d'avantage aux collages cubistes qu'à l'administration méthodique d'une collection) ces milliers d'heures furent aussi, qu'on le veuille ou non, le décor passif et même la condition (horreur!) de tromperies amoureuses qui ont vidé mes forces et mon angélisme, ont imprimé à jamais un tour particulièrement sombre à cette aventure. Sur un plan symbolique c'est une vengeance du réel sur les puissances de l'art. La véritable matière serait dans la vie - une vie jalouse, revancharde. Une vie qui n'a pas besoin de l'art.

Dehors, l'air est si doux qu'on se croirait aimé, sans raison apparente. Par un effet de bascule l'automne m'a chaviré par les fragments de périodes anciennes qu'il fait refluer. Chaque début de saison renvoie à un chapelet de souvenirs et de sensations nébuleuses. Comme ces chapelets aux métal corrodé par la soude que j'ai pu voir aux poignet des dépouilles de la fosse commune de Saint Marc du Désert. J'ai marché un peu. Traces de vomi, énormes, répandues sur la pierre, des verres à moitié pleins, abandonnés dans la ville - au moins deux. J'ai pris un tiramisù chez les turcs, plus loin j'ai cédé un vieux paquet de feuilles à un gars du Blockhaus croisé sur le quai - il s'extasiait comme si je lui avais offert ma chemise. Beau morceau 80 classique, obscur, déferlant dans mon casque pendant que je remontais la dernière rue, longue, en pente douce et bordée d'arbres, décrite par Julien Gracq dans La Forme d'une Ville. Arrivé devant ma porte : un grand soleil blanc posé au bout du croisement où le regard se perd, aveuglant. Je n'avais pas vraiment envie de rentrer mais j'ai tout de même composé le code, car dehors il n'y a rien, en tous cas rien de spécial. Quoiqu'on en dise c'est quand même le but qui pimente les trajets et donne sens aux errements. L'errance véritable fantômise, augmente le sentiment du vide. Prendre l'air n'aide pas à aimer quand il n'y a personne à chérir.

Radio Mulot aka France Museau / Stream URL :

Description : <http://fieldmice.free.fr/mulot2.htm>

Souscription : <https://radiomulot.bandcamp.com/fan-club>